

Lieu de passage

Zoé Protat

Volume 28, numéro 2, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60996ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2010). Compte rendu de [Lieu de passage]. *Ciné-Bulles*, 28(2), 8–9.

Lieu de passage



ZOÉ PROTAT

Isolé au bout de la péninsule gaspésienne, un ancien motel, joliment rebaptisé l'Auberge des Caps, a été converti en résidence pour retraités autonomes. C'est sur cet environnement solitaire, et la vie quotidienne de ses pensionnaires, que se penche Jean-François Caissy. **La Belle Visite** est un film contemplatif, au charme glacé, qui allie courageusement une morosité thématique à une certaine luminosité plastique.

Il s'agit d'un second documentaire pour Caissy. Le premier, **La Saison des amours** (2005), avait pour sujet la chasse envisagée comme catalyseur de nombreuses questions. Le réalisateur y suivait plusieurs membres de sa famille selon un schéma très classique : entrevues à la caméra, musique d'ambiance, importance du discours, etc. Malgré une intimité sympathique et certains propos surprenants des intervenants, le résultat, très au ras des pâquerettes, tenait davantage du « film de famille » que du cinéma. On ne peut que constater le chemin parcouru depuis par le cinéaste, car cette approche amateur a disparu de **La Belle Visite** : Jean-François Caissy y propose

une authentique démarche d'auteur, dont la sobriété repousse le documentaire aux confins du film d'art.

D'une tranquillité lancinante, **La Belle Visite** est un film contemplatif, assorti d'une facture formelle radicale, qui déroule un récit constitué d'infimes détails du quotidien. Présentées sans mise en contexte, ces tranches de vie, aussi simples que poignantes, n'imposent aucune ligne narrative; on ne retrouve pas non plus de narrateur qui dicterait une interprétation, ni de trame musicale qui envelopperait les images d'une atmosphère reconfortante. Il en découle que le spectateur n'a pas grand-chose auquel se raccrocher et il lui faudra du temps pour deviner (et pénétrer) à petites touches l'Auberge des Caps : un univers singulier et banal où les actions journalières se succèdent sous forme de vignettes en apparence interchangeable, sans fil conducteur. Il en résulte un film sans début ni fin, qu'on peut prendre ou laisser où bon nous semble. Dans ce contexte, les rituels possèdent toute leur importance : les activités, les repas, la prière, l'écoute de la radio régionale (et ses avis

de décès), la visite chez la coiffeuse, la venue du médecin. La durée du tournage qui s'est déroulé sur une année entière se révèle également décisive puisque le rythme du film est calqué sur celui des saisons, particulièrement contrastées dans cette région. Les nombreuses rénovations et opérations d'entretien (réparation du toit, déneigement des allées, etc.) deviennent autant de jalons qui scandent le film et soulignent le passage du temps alors qu'il ne se passe virtuellement rien.

En lieu et place d'une action ou d'un discours affirmé, le film propose de contempler ses protagonistes. Une démarche particulièrement porteuse de sens dans un milieu à la quiétude pesante où, malgré une prise en charge bienfaisante, la chaleur humaine semble parfois avoir peine à s'imposer. La forme épouse parfaitement le fond lorsque la caméra de Caissy, généreuse, s'attache à suivre les gens à leur rythme ou s'immobilise en plans fixes pour mieux les observer. Dans le générique d'ouverture, emblématique, on suit cette caméra qui emboîte le pas à une vieille dame vue de dos, en travelling avant. Celle-ci s'arrêtant quelques



instants pour se reposer, la caméra s'immobilise avec elle... puis repart au même rythme, laissant littéralement la vie la guider. En boucle formelle, la fin du film est aussi constituée d'un long travelling avant suivant un autre pensionnaire. Dans sa promenade quotidienne, l'homme fait lentement le tour de l'auberge, avant de la regagner. Lorsque la porte se referme sur lui, le film se termine : jolie allégorie qui peut aussi signifier que, comme la vision du lieu, le sujet est maintenant achevé. Cet univers est celui de l'imaginaire d'un Québec « profond » : celui de la religion catholique, bien sûr (prières, chapelets et émissions de télévision religieuses qui défilent à l'écran), mais aussi de la nordicité. À cet égard, la blancheur de la neige crée des paysages obsédants de vide, dont les cadres, travaillés avec finesse, génèrent une beauté triste qui n'est pas sans évoquer le cinéma scandinave. Autant de vestiges d'un monde (presque) perdu et oublié, en tout cas, hors du temps.

Cet isolement peut faire paraître le titre du film comme une posture ironique de l'auteur. En effet, les résidents de l'a-

berge ne reçoivent (à l'écran, du moins) aucune visite de l'extérieur, mises à part celles du médecin. Les seuls contacts qu'ils semblent entretenir avec leurs proches sont téléphoniques. Ces conversations à distance et, pour le spectateur, à sens unique (on n'entend que la moitié du dialogue) sont abondamment filmées et accentuent davantage la solitude des protagonistes. Tout cela concourt à faire de **La Belle Visite** un film déroutant et exigeant, une proposition artistique qui, ne cédant jamais à l'esbroufe ni au tapage-à-l'œil, n'est jamais « aimable », ni reconfortante. Et c'est sans compter que la représentation de la fin de la vie a longtemps constitué un tabou au cinéma. Il faut du temps et de la volonté pour pénétrer l'univers confiné de ce film étouffant par moments, qui n'exprime aucun commentaire engagé, mais propose néanmoins une vision morne, voire dérangeante, de la vieillesse. Malgré cela, une certaine beauté lyrique parvient à s'installer dans ce décor étrange, en particulier grâce à la grandeur de la mer toute proche. Avec son approche pudique, son absence de jugement et son esthétique soignée, le film de Jean-

François Caissy pose sur son sujet un regard nouveau, empreint d'émotion et de réflexion. (Sortie prévue : 30 avril 2010) ■



Québec / 2009 / 80 min

RÉAL., SCÉN. ET PROD. Jean-François Caissy **IMAGE** Nicolas Canniccioni **MUS.** Julien Bilodeau **MONT.** Mathieu Bouchard-Malo **DIST.** Les Films du 3 mars